François LISSARRAGUE, *La Cité des satyres. Une anthropologie ludique (Athènes, VI^e-V^e siècle avant J.-C.)*

Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « L'histoire et ses représentations », 2013, 315 p.

Violaine Sebillotte-Cuchet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12659>

DOI : 10.4000/clio.12659

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 299-299

ISBN : 9782701194325

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Violaine Sebillotte-Cuchet, « François LISSARRAGUE, *La Cité des satyres. Une anthropologie ludique (Athènes, VI^e-V^e siècle avant J.-C.)* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 42 | 2015, mis en ligne le 06 janvier 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12659> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12659>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

François LISSARRAGUE, *La Cité des satyres. Une anthropologie ludique (Athènes, VI^e-V^e siècle avant J.-C.)*

Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « L'histoire et ses représentations », 2013, 315 p.

Violaine Sebillotte-Cuchet

RÉFÉRENCE

François LISSARRAGUE, *La Cité des satyres. Une anthropologie ludique (Athènes, VI^e-V^e siècle avant J.-C.)*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « L'histoire et ses représentations », 2013, 315 p.

- 1 On l'oublie vite à la lecture, pourtant cet ouvrage de plus de deux cents pages de textes et d'images est un défi lancé aux historiens : avec *La Cité des satyres*, François Lissarrague produit une histoire de personnages, les satyres, qui ne sont documentés par quasiment aucun texte antique. Seule une longue pratique des vases grecs – dans le cas présent, de production attique – peut permettre l'accumulation d'une connaissance telle qu'elle autorise l'historien à livrer les éléments de signification antique de personnages sinon énigmatiques.
- 2 Longtemps les spécialistes ont pensé ou laissé croire que les peintres des vases s'appliquaient à illustrer des textes, à les mettre en images. Ainsi, pour expliquer les images de satyres, les philologues ont rappelé l'existence de poèmes dramatiques – avérée à partir de 500 avant J.-C. – dont la trace nous est parvenue grâce à quelques rares fragments et tel ou tel lexicologue antique. Ces drames, rappelle François Lissarrague, étaient élaborés autour de chœurs de satyres, des personnages costumés pourvus d'un masque grotesque, d'une queue de cheval accrochée au derrière et d'un immense phallus postiche fixé sur le devant de leur corps et le plus souvent en érection. Les images de satyres peints sur les vases auraient témoigné d'une pratique

théâtrale, chorale et rituelle, uniquement connue par son nom, le drame satyrique. Si aujourd'hui, ainsi que le démontre F. Lissarrague, les scènes satyriques sur vases ne doivent plus être interprétées comme les illustrations de performances scéniques qui se seraient effectivement déroulées à Athènes, il reste ce lien indéniable entre les satyres peints et le contexte dionysiaque où sont mises en scène, avec bruits, mouvements et odeurs, dans des décalages comiques ou tragiques, la plupart des expériences humaines.

- 3 En immergeant le lecteur dans l'univers des peintres attiques qui ont décoré les vases depuis le VI^e siècle jusqu'à la fin du V^e siècle avant J.-C., François Lissarrague propose une méthode de lecture des images : il les met en série, en déchiffre les signes (décor, personnages, objets associés, actions réalisées) et met au jour, de manière très convaincante, les significations antiques de ces étonnants personnages. Les satyres des vases se reconnaissent à leur corps parfois hybrides (partie antérieure de cheval), leur queue de cheval, leurs oreilles pointues, leur visage grotesque, parfois leurs sabots, et presque toujours leur phallus démesuré. Les vases donnent parfois des noms aux satyres qui ont pour principales fonctions de signifier une de leurs caractéristiques : Dromis le Coureur, Phanos le Brillant, Eupnous le Bon souffle, Styon le Sexe dressé, Dophios le Masturbateur, Terpeklos Celui qui réjouit son dard etc. Les noms décrivent les domaines de prédilection du satyre : la gesticulation et le mouvement, la musique, la sexualité. À la fois homme et animal, le satyre est vorace sinon gourmand, bestial et souvent laid, exhibitionniste notamment de son sexe. Son état d'érection quasi permanent provoque le rire et est plus burlesque que valorisant. Son appétit sexuel sans limite et multiforme le conduit à s'unir à tout ce qu'il trouve, sans discernement, êtres vivants et objets, notamment ceux qui pourraient contenir du vin. Lubrique et indécent, le satyre n'agit cependant pas contre les normes sociales, à l'inverse du centaure qui enlève les épouses, notamment le jour de leurs noces. Associés à Dionysos, les satyres connotent le banquet des buveurs et leurs objets préférés sont ceux qui en signalent la consommation : vigne, coupe, cratère, outre. Leur « embourgeoisement », à partir du V^e siècle avant J.-C., lorsque les peintres les habillent comme des citoyens ou les décrivent en famille entourés de petits satyreaux, n'est peut-être qu'un moyen, et c'est la proposition de François Lissarrague, de décaler vers le rire de banales scènes de la vie quotidienne.
- 4 Présents dans des contextes variés (les chapitres distinguent les satyres au théâtre, leurs dénominations, leur apparence, leur sexualité, leur rapport aux animaux, au vin, à la musique et la danse, à la guerre, leur présence dans la cité, l'Olympe des satyres), leur apparition dans une scène place d'emblée l'interprétation de celle-ci dans un registre parodique. Ainsi, un vase des années 470 conservé à Londres (fig. 10, p. 33) représente un satyre, armé d'une massue et d'une peau de bête, qui s'attaque à un serpent protégeant un arbre. L'image, dit F. Lissarrague, reprend le motif très connu d'Héraclès au jardin des Hespérides. Sauf que, en guise de pommes, ce sont des cruches qui sont accrochées aux branches et, en guise d'Héraclès, nous avons un satyre ivrogne. La saga du plus grand des héros verse ainsi dans l'univers joyeux et décalé des plaisirs et du vin, ce qui n'est sans doute pas pour déplaire à l'utilisateur du vase. Ailleurs, tel satyre parodie un aurige qui, sur son char, tient en main non pas la traditionnelle lance hoplitique mais une lance-phallus (fig. 152, p. 181).
- 5 C'est donc bien à une anthropologie ludique qu'invite cet ouvrage aux très belles reproductions (en noir et blanc et en couleurs) qui rappelle combien le rapport à la

culture des Grecs était surtout visuel (et oral puisque les images sont commentées au banquet). Aux historiens de leur donner leur juste place, celle d'archives du presque quotidien (les vases conservés sont souvent ceux qui ont été protégés par leur statut d'offrande funéraire, ce sont donc les plus riches). En intégrant les données fournies par les vases, on conclura également que le rapport des Grecs à la nudité et à la sexualité était très différent du nôtre. Si l'hypersexualité était mal considérée, surtout de la part de citoyens visant l'idéal de la masculinité – celle de l'*anêr* (courageux, respectueux des lois, des magistrats et de son corps) – les mêmes citoyens riaient des prouesses des satyres ; la liberté d'expression des peintres, comme des poètes, atteste une sympathique décontraction par rapport aux normes civiques, notamment celle, valable pour les hommes et femmes en vue, de la *sophrôsunê*, le contrôle de soi. Dans la cité classique étudiée par F. Lissarrague, les pratiques sexuelles et plus généralement les pratiques de plaisir, y compris celles considérées comme dévalorisantes – ainsi la lubricité –, bénéficient de ces figures imaginaires pour s'exprimer très librement. Les satyres goûtent aux hommes jeunes et vieux ; ils goûtent aussi aux femmes ; ils réalisent des fellations qui, dans les scènes « humaines », sont habituellement faites par les personnages de femmes, et tout cela fait plaisir à voir. Autrement dit, les satyres expriment ce qui ne se fait pas et qui pourtant réjouit le spectateur utilisateur du vase. François Lissarrague semble s'étonner que ces personnages n'aient aucun équivalent féminin (il n'y a pas de satyresse). Mais pourquoi en faudrait-il, si ce qu'il s'agit d'exprimer est le même appétit débridé que l'on voit stigmatisé chez certains hommes (ceux que l'Aristophane du *Banquet* de Platon nomme les « adultères » et les « impudiques » : 191d et 192a) et chez certaines épouses (celles qui, si nombreuses chez Hésiode, usent trop vite leur homme : *Travaux et les Jours* 704) ? S'il y a bien de bonnes et de mauvaises manières de prendre son plaisir dans la culture grecque antique, celles-ci sont indépendantes du genre des individus aimés ou aimants. La désorganisation, contraire à la morale civique, est plaisante à voir, à condition qu'elle soit placée sous la figure imaginaire des satyres dont rien ne dit qu'ils ne parlent pas aussi des femmes.

AUTEURS

VIOLAINE SEBILLOTTE-CUCHET

ANHIMA (UMR 8210)

CNRS – EHESS – EPHE – Paris 1 – Paris 7